

Mille soleils de Mati Diop

Julie de Lorimier

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Lorimier, J. (2013). *Mille soleils* de Mati Diop. *24 images*, (164), 8–8.

Mille soleils de Mati Diop

Difficile d'imaginer plus bel hommage à *Touki Bouki* (1973) et à son auteur Djibril Diop Mambety que celui que leur rend Mati Diop, nièce du grand disparu, avec *Mille soleils*. Dès les premiers plans, l'univers de Mambety, sa beauté brute, voire brutale, sont convoqués à travers une référence directe à l'ouverture de *Touki Bouki* en une image-miroir dont le décalage émeut subtilement : un berger grisonnant et dégingandé, bottes de cow-boy aux pieds, mène en plein Dakar son troupeau de zébus, au milieu de la circulation et du désordre général, vers l'abattoir. Nous faisons la rencontre inespérée de Magaye Niang, celui qui, 40 ans plus tôt, incarnait Mory dans le film-culte de Mambety ; celui qui, au dernier moment, laissait partir seule sa compagne Anta à bord du bateau des promesses de l'exil. Aujourd'hui on se moque de Magaye, lui reprochant d'avoir suivi le destin de Mory, d'avoir « fait du surplace » plutôt que de voyager comme le titre du film le suggérait (en français *Le voyage de la hyène*), renonçant à la conquête d'horizons nouveaux – il aurait pu faire carrière à Hollywood, qui sait ? –, n'ayant plus maintenant que ses loques et la poussière de Dakar pour jouer les cow-boys. Et pourtant, c'est bien sous son charme et aux côtés de ce rebelle déchu que nous partirons en pays imaginaire, là où s'effectue véritablement le voyage initiatique et d'où l'on revient avec une parcelle de vérité. En digne héritière du cinéaste ayant marqué la cinématographie ouest-africaine de son style éclaté et farouchement libre, Mati Diop joue avec les différents registres du cinéma, affirmant le pouvoir



poétique des images (mais aussi du son, des mots et de la musique) au-delà de leur caractère documentaire ou fictionnel. À l'instar des films de Mambety, *Mille soleils* laisse cohabiter et se confronter le réel et l'imaginaire, la tradition et la modernité, le présent et le passé. Humour, tristesse et beauté s'y côtoient comme les compagnons égaux du regard amoureux qu'elle pose sur l'univers de ce grand cinéaste. – **Julie de Lorimier**

Ilo Ilo d'Anthony Chen



À l'instar des Taiwanais Edward Yang (*Yi Yi*) et Hou Hsiao-hsien (*Un été chez grand-père*) ou du Japonais Kiyoshi Kurosawa (*Tokyo Sonata*), le Singapourien Anthony Chen signe avec *Ilo Ilo* (Caméra d'or à Cannes) un premier long métrage rigoureux et singulier qui tient de ces chroniques familiales et de ces récits d'enfance d'une sensibilité épidermique dont les grands cinéastes asiatiques excellent à décliner les beautés authentiques. Guidé par un réel sens de l'observation, ce drame minimaliste en bonne partie autobiographique confirme le talent d'un cinéaste émergent dont le court *Ab Ma*, remarqué et primé en 2007, explorait déjà les

déchirures intérieures d'un petit groupe uni alors dans une même douleur au chevet d'une grand-mère mourante. Avec en toile de fond la crise économique de 1997, *Ilo Ilo* dépeint la dislocation d'une famille suite au licenciement du père et à l'état dépressif d'une mère à bout de nerfs se sentant dépossédée de son statut parental à cause des liens qui se tissent entre son jeune fils et leur domestique d'origine philippine. Récession économique, usure du couple, crise de la préadolescence chez un enfant en révolte contre l'autorité familiale et scolaire, marquage des classes sociales : Anthony Chen avance sur tous les fronts sans jamais forcer le trait, multipliant à l'envi les notations impressionnistes tout en exposant les mécaniques fatales qui prennent de court les personnages, les précipitant dans une sorte de dérive hasardeuse d'où ils sortiront à jamais transformés. Quelques plans nus de la ville qui inscrivent les destinées individuelles dans un ensemble plus large contribuent à une forme d'imprégnation lente vite contagieuse. Des collisions psychologiques finement observées, des forces contradictoires à l'œuvre et des brusques élans pulsionnels saisis caméra à l'épaule, le film tire sa densité essentielle, alors que les événements tissent une riche matière humaine qui excède sa dimension purement anecdotique. La qualité d'émotion qui nous étreint au final dans la déchirante scène de l'aéroport montre hors de tout doute que le cinéma tout en rétention et en délicatesse d'Anthony Chen est voué à de vibrantes promesses. – **Gérard Grugeau**